

gros plan sur

SYLVIE REFF

la «mémoire de l'espérance»

Sylvie Reff signe un nouveau roman qui tente de traduire du vent le silence des générations précédentes – celles que les atrocités de deux guerres ont empêché d'accéder à leur parole. C'est son vingt-et-unième livre et le chant puissant d'un amour contrarié qui emporte dans ce mouvement puissant d'espérance qui se nomme « la poésie » ...

« Comment sans haine faire un bon soldat ? »

Dans la famille de Sylvie Reff, la haine n'a pas cours pas davantage que le culte des armes mais ses ascendants n'ont pas été épargnés par les déchirements de la tragique histoire de l'Alsace-Moselle lors des deux dernières guerres.

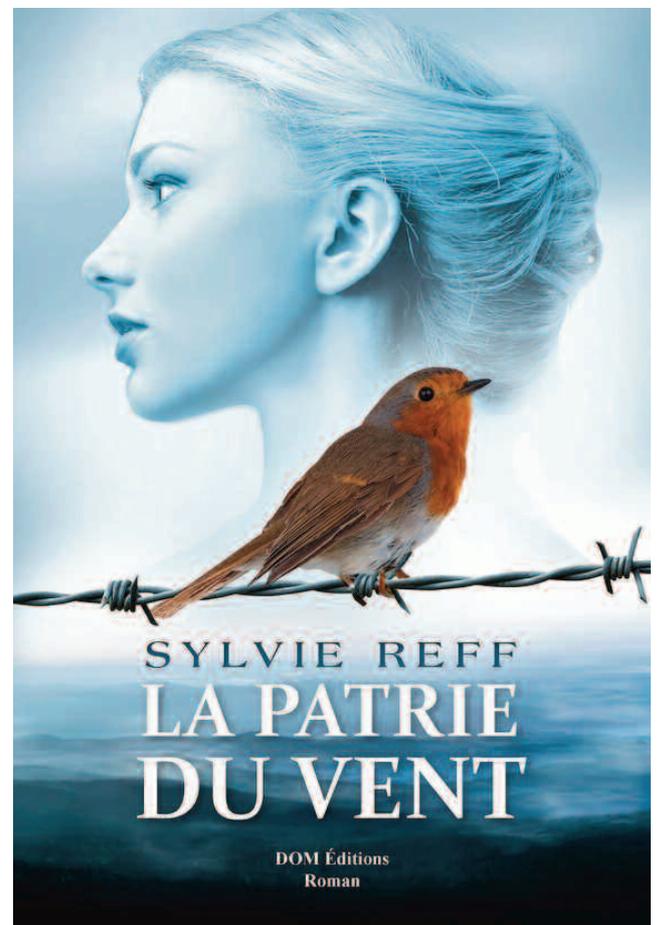
Ainsi, le héros de son dernier roman, Jean Fromm se retrouve incorporé de force sous l'uniforme allemand. Envoyé sur le front russe, il sauve de la pendaison une jeune paysanne, Ludmilla Tvardovski, dans cette forêt où ils s'étreignent avec la joie des survivants : « Elle, Ludmilla, possède le monde. Elle a fait son plein d'or au creux du saule, bu tout le vin d'étoiles avec l'homme aimé. Cela suffit pour une vie. »

Après, ils sont séparés, tentent de se retrouver, alors que Ludmilla porte leur enfant... Mais Jean n'est libéré du Goulag qu'en 1955, avec les derniers prisonniers allemands... Recueilli par une doctoresse au grand cœur, leur fils devient en Russie un pianiste réputé. Il passe à l'Ouest, à la recherche de ses origines, dans ce monde que « les fous disent libre »...

Le roman des générations

Le père de Sylvie Reff était « Malgré-Nous » – après la seconde annexion de l'Alsace-Moselle.

Son grand-père maternel aussi, a été l'un de ces 380.000 Alsaciens-Mosellans enrôlés sous l'uniforme de l'armée impériale





allemande durant la guerre d'avant – puisque nés citoyens allemands...

Prisonnier dans un camp tout à l'est de la Prusse orientale, il en est revenu à pied. Lors de leurs promenades en forêt, Sylvie se souvient parfaitement de ce grand-père merveilleux qui lui apprend à survivre en milieu hostile en se nourrissant du lichen sur les cailloux – c'était bien avant la vogue du « survivalisme ».

Son autre grand-père du côté maternel, Henri Hickel, a été l'un des 3.000 Alsaciens-Mosellans qui n'ont pas répondu à l'appel de mobilisation du Kaiser Guillaume II : il s'est enrôlé dans l'armée française, a survécu à l'enfer de Verdun dont il est devenu l'un des héros pour trouver la mort dans sa cave, lors des ultimes bombardements de la guerre d'après, en janvier 1945.

Sylvie Reff avoue volontiers le caractère fictif du personnage de Jean Fromm et cite le psychiatre Georges Federmann à propos de ceux que l'on appelle les « Malgré-Nous » : « D'eux il dit que c'est un seul homme : tous avaient le même récit, la même émotion, le même vécu. »

Au fond, ne serions-nous pas des « Malgré-Nous », jetés dans l'existence par l'inscription dans une généalogie, voués à en féconder tous les déserts de nos mirages – et à en revenir dans l'éblouissement du mirage ultime?

Soigner l'espérance...

Longtemps, Sylvie Reff a cherché ce qui rendait les hommes malades. Et surtout comment les guérir de ce qui les oppresse... Alors, elle a fait des études de médecine, finalement interrompues pour devenir professeur d'anglais. Une autre manière, assurément, d'approfondir ce questionnement vital par la transmission. Mais le métier de passeur de culture ne conduit-il pas aussi à celui de créateur? C'est ainsi que Sylvie Reff devient poète, romancière, auteur-compositeur-interprète et dramaturge – une œuvre multiforme consacrée depuis *Terre ouverte* (Chambelland, 1971) par une belle moisson de distinctions (Prix de la Société des Écrivains d'Alsace-Lorraine en 1976, Bretzel d'Or en 1982, Grand Prix André Weckmann 2014, etc.)

Pour rendre un peu de leur histoire aux hommes et aux femmes qui passent comme une ombre à la surface de cette terre sans raison particulière ni sans trop savoir pourquoi ni comment s'embellir la vie, elle publie une vingtaine de livres traduits dans une douzaine de langues, dont l'albanais, le russe ou le vietnamien – à commencer par le roman culte *La nef des vivants* (Stock, 1975).

Depuis, elle enchaîne livres et concerts dans un perpétuel renouvellement poétique tout en privilégiant son œuvre familiale : « Il n'y a

pas de rupture entre poésie, chanson et roman, tout se tient. J'écris aussi en alsacien depuis les premières manifestations contre la centrale nucléaire de Fessenheim, car c'est une langue de protestation qui accompagne ceux qui ont en commun le souci de la planète... »

Comme lectrice, elle avoue une franche préférence pour les livres qui aident à vivre – comme *Le Prophète* de Khalil Gibran (1883-1931). Et, bien entendu, elle en publie aussi comme *Les Passeurs de courage* (L'Harmattan, 2011), histoire, sans doute, de précipiter cette « épidémie de bien » dont parlait Raoul Follereau (1903-1977), l'un de ces « passeurs » qui a consacré sa vie aux lépreux et au combat contre « ces autres lèpres que sont les guerres, les pertes d'espérance, les silences complices » : « S'il manque quelque chose à votre vie, c'est que vous n'avez pas regardé assez haut. Organisez l'épidémie du bien et qu'elle contamine le monde ! »

Sylvie Reff fait partie du comité fondateur de la *Revue alsacienne de littérature*, chante avant les meetings de la candidate écologiste Solange Ferneix (1986 et 1989) et fait plus que sa part pour contribuer à une Europe des alternatifs tout en stimulant la créativité de ses élèves au lycée et en travaillant au rythme des saisons avec son mari, André Stern, dans leur ferme bleue au bout du chemin, à Ringendorf au nord de l'Alsace, là où ils ont élevé leurs quatre enfants – et, à ce jour, leurs sept petits-enfants...



Les personnages de *La Patrie du vent* ont été inspirés par certains proches – ainsi de Ludmilla, jadis familière à Sylvie Reff : « Lors de la dernière guerre, plus de 3.000 jeunes filles slaves ont été raflées lors de l'invasion de la Russie et envoyées à l'Ouest comme main d'œuvre dans des usines de munitions. L'un d'elles s'est retrouvé à Schiltigheim où elle travaillait douze heures par jour, sans espoir de retour car son village avait été rasé. Le destin de ces jeunes filles de l'Est était d'épouser un valet de ferme pour fonder une famille en Alsace. »

Le personnage du pianiste Lev Markov, inspiré par ces enfants nés dans les camps et allaités par des femmes différentes, permet à la romancière d'interpeller cet Occident dont les habitants n'ont en guise de patrie qu'un « immense supermarché qui commence partout et ne finit nulle part ». Et surtout de « soigner la mémoire de l'espérance » dans un monde qui « offre » toutes les raisons de désespérer...

La fille du pianiste Lev, Macha, embauche un jovial cinéaste québécois, Percy Laflamme, pour partir sur les traces de ce grand-père disparu quelque part en Russie, jusque là où il aurait été vu pour la dernière fois en 1955... Le film de ces hypothétiques retrouvailles familiales ne se fait pas mais, à leur tour, ils découvrent la seule patrie que tous les vivants en quête de racines ont en partage : celle du vent, dont nul ne peut être dépossédé.

Michel LOETSCHER

Sylvie Reff, *La Patrie du vent*, Dom éditions, 344 p., 12 €